

"... la première grande-duchesse née sur le sol luxembourgeois..."

"Antiochus, qui animo et puerili esset et regio, nihil de istius improbitate suspicatus est." (Cicéron, "De signis", XXVIII,65)

Voici d'abord, avant que je ne parle de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, une explication de la citation latine qui, bien sûr, est en rapport avec mon sujet. Dans sa qualité de gouverneur de la Sicile, le préteur romain Verrès a commis de nombreux délits. Les Siciliens l'accusent à Rome où Cicéron prononce contre cet inculpé considérable un réquisitoire violent. Un jour, le très jeune prince Antiochus de Syrie, pendant un séjour qu'il faisait en Sicile, avait invité à sa table le gouverneur Verrès. Ce dernier vit chez son hôte une vaisselle magnifique et, comme il collectionnait les objets d'art, il la lui fit enlever. Un candélabre merveilleux qu'Antiochus destinait au temple de Jupiter Capitolin, le préteur, ayant prié le jeune homme de le lui laisser pendant quelque temps afin qu'il pût le contempler et l'admirer à loisir, refusa de le rendre. Or, Antiochus, et nous découvrons à ce point-ci la citation, Antiochus n'avait conçu aucun soupçon à l'égard du représentant de Rome parce que, étant jeune d'un côté et, de l'autre, de souche noble, de souche royale, il n'avait pas encore fait l'expérience de la malhonnêteté humaine tout en étant foncièrement incapable de vouloir être malhonnête lui-même - un esprit de nature royale est étranger, par définition, à l'hypocrisie et au mensonge.

Les jeunes, donc, ignorent le mal, et l'aristocrate véridable, l'homme aux dispositions chevaleresques, ne le commettra pas. Expliquée en ces termes, la citation de Cicéron me permettra de formuler le sentiment que m'inspire le destin de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde. Sachant fort bien que je ne saurais pas apporter à l'étude de sa vie et de son règne des éclaircissements nouveaux, historiques et scientifiques, je me propose uniquement d'exprimer un témoignage de sympathie en me basant sur quelques lectures et des conversations qu'ont eues en ma présence, quand j'étais enfant et adolescente, des Luxembourgeois plus âgés que moi et qui avaient vécu en tant que "simples" citoyens et citoyennes les événements qui se sont passés dans ce pays entre 1912 et 1919.

Parmi nous il se trouve bien des gens pour assurer que la dynastie nationale pour notre pays est une des

sources de notre identité luxembourgeoise et que cette même dynastie, par le respect qu'elle leur inspire, nous protège également contre les appétits agressifs de nos trois voisins. Cette dynastie nationale, nous la devons au pacte de famille des Nassau lequel exclut de la succession toutes les femmes aussi longtemps que se rencontre dans une branche de cette communauté un descendant masculin de naissance légitime. Voilà pourquoi, à la place de la reine Wilhelmine des Pays-Bas, c'est le duc Adolphe de Nassau-Weilbourg qui devint Grand-Duc en 1890. Son fils Guillaume qui lui succède en 1905, époux de Marie-Anne de Bragança, hélas! n'a que six filles. Or, il n'y a pas d'héritier mâle légitime dans la famille. Aussi le Grand-Duc Guillaume fait-il accepter par la Chambre des Députés le droit à la succession de ses filles dont l'aînée, Marie-Adélaïde, sera Grande-Duchesse à la mort de son père. Mais la future princesse héritière se heurte à une opposition venant de la part d'un petit-cousin, le comte Georg von Merenberg, né d'un mariagemorganatique de Nicolas de Nassau, frère d'Adolphe, et de Natalia Pouchkine, fille du grand poète russe Alexandre Pouchkine.

Avec une majorité écrasante, le parlement luxembourgeois, le 6 juillet 1907, rejette la candidature du petit-fils de Pouchkine. Notre compatriote Jean Milmeister a consacré quelques articles à cet intermède historique. Ce dernier aurait-il exercé une influence sur la princesse Marie-Adélaïde? Née en 1894, elle était peut-être trop jeune en 1907 pour recevoir l'empreinte des remous qui se produisirent à la Chambre des Députés où, par exemple, le docteur Michel Welter affirma, en se référant à une étude d'anthropologie, qu'au fur et à mesure que les familles dégénèrent il y naît un nombre toujours plus grand de filles. La Grande-Duchesse Marie-Adélaïde passe pour avoir été fort consciencieuse. Consciente de ses devoirs et de ses droits, elle a pu découvrir la boutade malencontreuse du député socialiste dans le compte rendu des séances de la Chambre des Députés. Quant à nous, nous retrouverons facilement ces interventions en consultant le même ouvrage à la salle de lecture de la Bibliothèque Nationale (avril, mai, juin et juillet 1907)

*

Je me propose d'exprimer un témoignage de sympathie en me basant sur quelques lectures et des conversations qu'ont eues en ma présence des Luxembourgeois qui avaient vécu les événements.

En 1912, la princesse Marie-Adélaïde devient grande-duchesse au milieu d'une "grande liesse populaire", s'il m'est permis d'avoir recours à l'expression consacrée qui semble s'imposer dans une telle situation. Mais cédon la parole plutôt à l'historien Arthur Herchen: "Ce ne fut que le 18 juin 1912 - quatre jours après qu'elle eut atteint sa majorité - que la jeune et gracieuse souveraine fit son entrée dans la capitale. C'était une journée de soleil radieux. La ville était en fête. Au fracas des canons se mêlaient la voix des cloches qui sonnaient à toute volée, et les vivats de la foule qui, toute frémissante de joie et d'enthousiasme, acclamait la première Grande-Duchesse née sur le sol luxembourgeois" (page 218, Manuel d'histoire nationale, par Arthur Herchen, neuvième édition, revue par Nicolas Margue et Joseph Meyers, 1972).

Un peu plus loin je découvre, à la page 220, un autre passage que je tiens à citer: "Tout semblait présager à la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde un long règne, heureux et pacifique. Son caractère ferme et sérieux, son intelligence et son dévouement inlassable à ses devoirs la destinaient en quelque sorte à devenir une seconde Ermesinde. Mais les prévisions des hommes sont toujours courtes comme leur sagesse."

"Vanité des vanités, et tout est vanité..." , mais de l'Écclésiaste je passerai au philosophe contemporain Karl Raimund Popper qui, dans "La société ouverte et ses ennemis", s'élève contre une conception qui ne considère que les changements de pouvoir dans une histoire dominée par l'ambition et la violence - immédiate ou sournoise; Popper nous recommande de penser au destin de tous les individus, quelque modeste que puisse être leur situation. Les "grands" cependant ont aussi une vie personnelle: Quelle est donc cette jeune princesse qui, dans notre pays, accède au pouvoir à l'âge de dix-huit ans?



Son grand-père Adolphe de Nassau, son père, le Grand-Duc Guillaume, professaient la religion réformée; les historiens notent qu'ils n'ont jamais essayé

d'exercer une influence sur la vie politique luxembourgeoise. Mais le premier était âgé au moment de son arrivée chez nous tandis que le second devait disparaître après avoir été très gravement malade pendant de longues années. Une jeune souveraine, bien portante, intelligente, attentive à ses droits et à ses devoirs, pouvait ressentir le désir d'avoir une activité bienfaisante dans tous les cas à ses propres yeux. Si, par exemple, elle avait pu rester grande-duchesse et si elle avait eu la possibilité de s'associer à l'oeuvre économique, sociale et intellectuelle d'Emile Mayrisch et d'Aline de Saint-Hubert, Marie-Adélaïde aurait pu propager un grand rayonnement personnel. Le sort manifestement lui a été défavorable, en lui donnant quelques maîtres dangereux pour le développement de son surmoi (nous commémorons aussi le 50^e anniversaire de la mort de Sigmund Freud!), et les événements historiques, sur le plan européen, sont venus aggraver les difficultés de son règne. La Première Guerre mondiale et les convoitises de la Belgique désireuse d'annexer le Luxembourg, ainsi se sont ajoutées aux problèmes de la politique luxembourgeoise.

Portugaise, la mère de la jeune grande-duchesse, Marie-Anne de Bragance, est catholique et ses filles reçoivent une formation catholique. A la cour grand-ducale, depuis la fin de l'année 1911, la comtesse de Montgelas joue un rôle prépondérant (je me reporte à un article du professeur Edouard Oster paru dans le fascicule 1949/5 des "Cahiers Luxembourgeois", et je remercie Simone Baldauff-Beck d'avoir attiré mon attention sur ce témoignage capital). Cette dame allemande était originaire d'une famille de Huguenots et elle appartenait à la branche qui s'était convertie au catholicisme. Comme saint Paul, en quelque sorte, elle semble avoir eu une vocation poussée de prosélytisme. La jeune grande-duchesse se trouvait exposée à l'influence d'un catholicisme peu charitable. D'un autre côté, le prétendant de 1907, le comte Georg von Merenberg, par son père tenait de la foi luthérienne, alors que par sa mère il était en rapport avec le christianisme orthodoxe, deux confessions qui ne comptaient guère pour les luttes idéologiques au Luxembourg. En outre, pour épouser le prince Nicolas de Nassau, Natalia Pouchkine apparemment avait divorcé d'un premier mari nommé Mikhaïl Dubelt. Ces données me font comprendre les sympathies que Merenberg avait gagnées dans le parti socialiste, car il était permis de présumer que son règne éventuel serait plus ouvert au progrès que celui de la toute catholique Marie-Adélaïde.

Au début de notre siècle, d'autre part, l'affrontement entre la droite et la gauche se précise et s'affirme. Afin d'enlever à l'adversaire le monopole de l'éducation des femmes par les écoles privées confessionnelles, libéraux et socialistes favorisent la création de deux lycées de jeunes filles. La droite s'y oppose dans l'intention de maintenir ses privilèges, la formation par l'Eglise des futures épouses et mères de famille. En 1919, lorsqu'il sera question du droit de vote pour les femmes, le parti libéral, craignant un affaiblissement de ses positions, s'y montre hostile, pendant que la droite, prévoyant un apport massif de suffrages, plaide la cause de l'émancipation féminine. A l'heure

présente elle entend bien profiter de cette attitude d'autrefois pour étayer ses chances de succès aux élections législatives et européennes - le "Luxemburger Wort" du 8 mai 1989 servira d'appui à ce que je viens de dire. Les socialistes, en 1919, faisant bonne mine à mauvais jeu, ont su tenir un rôle honorable, mais ils n'auront pas été assez vifs pour utiliser en temps opportun la commémoration que le Parti chrétien-social a su employer à ses fins. Dans toutes ces choses, la personne de la femme n'est pas respectée; souvent elle n'est qu'un pion sur l'échiquier de l'homme avide de pouvoir, et c'est dans ce contexte que nous retrouverons la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde.

Dans son manuel d'histoire "Le Luxembourg à l'époque contemporaine" (1975), le professeur Gilbert Trausch insère une proclamation de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, datée du 2 janvier 1916. Elle y déclare: "Ich habe keine unverantwortlichen Ratgeber. Ich erkundige Mich über die Tatsachen und fasse selbst Meine Beschlüsse. Ich fasse sie in voller Freiheit." (Page 130) Elle affirme donc dans cette proclamation qu'elle prend elle-même ses décisions en toute liberté en tenant compte des faits qu'elle a pris soin d'étudier. Mais ces paroles ont pu lui être, non point dictées, mais "suggérées", par des personnes mal intentionnées, égoïstes, habiles à diriger avec hypocrisie la main et l'esprit d'un être intègre et mal renseigné - la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde a-t-elle jamais eu de véritables contacts avec le Luxembourg et les Luxembourgeois? Il paraît bien que non. Et pourtant le professeur Edouard Oster, pendant plus de trois ans, entre 1908 et 1912, avait été son précepteur. Ce pédagogue compétent, cultivé et honnête, appelé à être un des premiers directeurs du Lycée de jeunes filles de Luxembourg, certainement s'est efforcé d'encourager la jeune princesse à développer tous les dons qu'elle possédait sans doute et il aurait pu continuer à lui apporter un appui amical et dévoué. Mais un entourage puissant réussit à détourner de son éducateur l'élève devenue Grande-Duchesse - parmi les erreurs qu'on reproche à la jeune femme d'avoir commises, nous trouvons son refus de nommer Edouard Oster directeur de l'Ecole Normale! Les autres erreurs, son attitude négative à l'égard de la loi scolaire de 1912, la désignation d'un Ministre d'Etat de droite, la dissolution de la Chambre des Députés, restent comme la première dans les limites de ses compétences. Je citerai le professeur Gilbert Trausch: "... la gauche ne lui pardonnera pas d'avoir pris le parti de la droite, quoiqu'à aucun moment Marie-Adélaïde ne soit sortie de ses attributions constitutionnelles" (page 128). La Grande-Duchesse n'aurait-elle pas été inspirée par des "spécialistes" de l'interprétation de la Constitution?

*

En 1919, la Belgique veut annexer le Luxembourg, et la France est disposée à l'aider à atteindre ce but. Dans ces circonstances n'est-il pas avantageux de pouvoir accuser la jeune Grande-Duchesse de sympathie pour l'Allemagne vaincue! Elle a reçu dans son palais l'empereur allemand. Aurait-elle pu refuser de l'accueillir? Il était fort, elle était faible. En

plus, les relations entre "têtes couronnées" ne se situaient-elles pas traditionnellement au-dessus de la "mêlée"? L'occupation allemande, entre 1914 et 1918, ne ressemble guère à celle que nous avons connue à partir de 1940. Pendant la Première Guerre mondiale, les Allemands se mêlaient peu des affaires proprement luxembourgeoises. Et puis, et surtout, la Grande-Duchesse est d'extraction allemande, et elle parle l'allemand, et elle vit entourée essentiellement d'Allemands, car la cour grand-ducale, qu'on le veuille ou non, à cette époque est allemande! En recevant l'empereur, la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde reçoit, je pense, un ami de sa famille.

*

Dans la mythologie grecque, Agamemnon tue une biche consacrée à Artémis et la déesse courroucée empêche les Grecs de quitter le port d'Aulis et de se diriger vers Troie. Nous savons comment, pour satisfaire sa vanité et son ambition, Agamemnon, roi et commandant en chef, accepte de sacrifier sa fille Iphigénie à la divinité cruelle. Dans son poème "De la nature des choses", Lucrèce accuse de cruauté la religion quand il raconte l'histoire de la malheureuse jeune fille. J'accuserai l'ambition, l'amour du pouvoir, de la domination. La Grande-Duchesse Marie-Adélaïde a été la victime des luttes pour le pouvoir, elle qui aurait pu être une belle figure de notre histoire, et qui, pour son propre bonheur, aurait pu exercer une activité bienfaisante et féconde. L'abdication et l'humiliation qui lui ont été imposées, elle les a supportées avec dignité et courage. La souffrance morale pourtant a dû porter atteinte à sa santé. Aussi les buts qu'elle s'était donnés - celui de la voie monastique, celui de l'étude de la médecine, un sort très dur ne lui a-t-il pas non plus permis de les atteindre. Elle est morte en 1924, âgée de 29 ans!

*

Sa mère, Marie-Anne de Bragança, avait un frère et cinq soeurs. Elle-même a cinq soeurs. Sa soeur Charlotte a donné la vie à deux fils et quatre filles. Le Grand-Duc Jean a trois fils et deux filles. Le Grand-Duc héritier Henri a déjà trois fils. La malédiction est partie! Le ciel aurait-il béni ainsi le Luxembourg et sa dynastie? Michel Welter serait-il satisfait et rassuré à présent, en constatant que la "dégénérescence" s'évanouit? Que n'a-t-il l'admiration de Marcel Proust pour les "jeunes filles en fleurs"! Le professeur Edouard Oster lui au moins a été sensible à la beauté des princesses. Voici ce qu'il écrit dans les "Cahiers Luxembourgeois": "Wie ihr Vater Don Miguel, hatte auch Maria Anna von Braganza sechs bildschöne Töchter." Nombreuses sont les personnes qui m'ont raconté avec quel émerveillement jadis elles avaient vu passer parfois les six princesses si belles, habillées de blanc, aimables et gracieuses... N'appartiennent-elles pas, à présent, à ce domaine de la poésie qui s'en va? Comme dans le poème en prose d'Edmond Dune intitulé "Chronique" la beauté est "un grand oiseau noir et rouge", ne peut-elle pas être vue aussi comme une princesse victime du mal?

Rosemarie Kieffer